

La Bolivie : Eldorado du lithium

Bourse de journalisme du CRDI 2009-2010

Rapport final

Jean-Pierre Bastien



*22 juillet 2010
Buenos Aires, Argentine*

Introduction

C'est par un soir d'hiver de 1545 que le paysan indigène Diego Huallpa a scellé le destin de la région qui allait devenir la Bolivie. En allumant un feu pour se réchauffer, le pasteur de lamas a découvert une veine d'argent pur sur le flanc du Cerro Rico, la montagne qui surplombe aujourd'hui la ville de Potosí, situé dans le sud-ouest de la



Bolivie à près de 5000 mètres au-dessus du niveau de la mer. Quelques années plus tard, les Espagnols commençaient à extraire le métal de la colline la plus riche en argent jamais découverte.

Au 17^e siècle, la ville de Potosí comptait plus de 180 000 habitants, soit davantage que les grandes métropoles européennes comme Paris et Londres. Les guides touristiques racontent aujourd'hui les légendes d'opulence de la ville à l'époque de la colonisation. On dit que l'argent extrait du Cerro Rico aurait été suffisant pour construire un pont en argent massif reliant la ville de Potosí à la métropole espagnole.

Aujourd'hui, les seuls souvenirs de cette richesse se retrouvent à la Casa de la moneda, ancienne fabrique de pièces de monnaie transformée en musée. La montagne a avalé des millions de vies humaines, de paysans et d'indigènes principalement, et la région de Potosí est l'une des plus pauvres du pays.

Après l'époque de l'argent, il y a eu l'époque du caoutchouc, de la châtaigne, de l'étain, du pétrole et du gaz naturel. À chaque occasion, la Bolivie s'est transformée en fournisseur de richesses naturelles bon marché que des entreprises internationales commercialisaient pour en tirer les bénéfices. Au début du 20^e siècle, le magnat bolivien de l'étain Simon Patiño, possédait l'une des plus grandes fortunes du monde, aux côtés des Rockefeller. Si Patiño extrayait l'ensemble de son étain dans la région de Potosí, ses fonderies et ses manufactures étaient situées en Amérique du Nord et en Europe. Au fil des siècles, la Bolivie s'est habituée à ce genre de gestion des ressources naturelles où une petite élite nationale tire profit de ses liens avec les grandes multinationales.

Jusqu'à l'accession au pouvoir du président Evo Morales en 2005. Le premier président indigène du pays, ouvertement socialiste, a voulu créer un point de rupture par rapport à ses prédécesseurs en modifiant de façon radicale la gestion politique et économique des ressources naturelles. Après une pseudo-nationalisation de l'industrie gazière en 2006,



Evo Morales a annoncé la construction d'une usine d'extraction du lithium dans le désert de sel d'Uyuni. Le projet sera géré par l'État sans contribution du secteur privé et, dans la foulée du boom du lithium (le prix du métal grisâtre a plus que triplé au cours des 10 dernières années, notamment à cause de l'usage croissant du lithium dans les batteries d'appareils électroniques portatifs et les

batteries de voitures électriques), le gouvernement entend redistribuer l'ensemble des bénéfices aux Boliviens. En plus de mettre de l'avant un projet d'industrialisation du lithium, le président répète que la Bolivie produira des voitures électriques alimentées par des batteries au lithium d'ici quelques années.

Le pays le plus pauvre d'Amérique du Sud possède la moitié des réserves mondiales de lithium, selon les plus récentes estimations. En tenant compte de la demande mondiale croissante pour cette ressource, la production de lithium pourrait à terme contribuer à améliorer le niveau de vie de la Bolivie et donner la chance à l'une des régions les plus pauvres du pays de profiter de ses ressources naturelles.

Bénédiction ou malédiction? L'expérience des siècles passés a démontré que posséder une richesse naturelle convoitée n'est pas forcément signe d'opulence pour les Boliviens. L'époque du lithium surgit à un moment crucial de l'histoire politique et économique du pays et les conséquences de l'industrialisation de ce métal convoité à l'ère de la voiture électrique pourraient avoir des conséquences décisives sur l'avenir du pays.

Le projet

Au moment d'écrire ces lignes, le gouvernement bolivien met la touche finale à l'organisation d'une entreprise publique d'extraction de lithium. En dépit des pressions

nationales et internationales, le président Evo Morales continue d'insister que le métal doit demeurer une ressource nationale.

Je suis arrivé en Bolivie avec l'intention d'explorer le thème du lithium en plus de produire un documentaire sur la gestion des ressources naturelles au pays depuis la colonisation espagnole. Les richesses de la nature ont sans contredit joué un rôle de premier plan dans le développement du pays et le sujet constitue un thème d'investigation d'envergure pour un journaliste qui s'intéresse à l'Amérique du Sud. Le lithium est appelé à prendre une place déterminante dans l'économie du pays et l'intérêt international pour la ressource place la Bolivie en tête de liste des futurs protagonistes de l'industrie énergétique mondiale.

La construction de la première usine d'extraction et de traitement du lithium a cependant pris du retard et plusieurs observateurs commencent à douter de la capacité des autorités gouvernementales à mener à bien ce projet d'envergure. Alors que des entreprises japonaises, françaises et coréennes insistent pour participer au processus d'industrialisation, le président Evo Morales refuse toujours d'octroyer des concessions minières à des compagnies étrangères.

Le sujet demeure cependant à l'ordre du jour dans la presse nationale et internationale. La demande en lithium, provenant principalement des constructeurs automobiles et des fabricants de matériel électronique, ne cesse d'augmenter et les multinationales gardent un œil vigilant sur les avancées de la production de lithium en Bolivie. Des délégations internationales visitent régulièrement le pays dans l'espoir d'obtenir une participation ou à tout le moins un contact préférentiel avec la Bolivie. Pour l'instant, le gouvernement est catégorique : l'extraction du lithium sera une affaire d'État, mais les entreprises étrangères qui désirent s'établir en Bolivie pour transformer le métal et fabriquer des batteries au lithium, voire des automobiles électriques, sont les bienvenues. « Nous voulons des partenaires et non pas des patrons », répète le président Evo Morales.

Déroulement de la mission

Préparation (décembre 2009 – janvier 2010)

À la suite de l'octroi de la bourse de journalisme du CRDI en juin 2009, j'ai décroché un poste de vidéojournaliste pour Radio-Canada à Regina, en Saskatchewan. Il s'agissait d'un contrat de six mois, jusqu'en décembre 2009.

J'ai profité de mon passage dans la salle des nouvelles du radiodiffuseur public pour perfectionner ma méthode de travail et maîtriser le journalisme vidéo. Le travail de vidéojournaliste m'a permis d'ajouter une corde à mon arc de professionnel de l'information tout en profitant des conseils d'une équipe de professionnels aguerris.

À quelques semaines du départ pour la Bolivie, j'ai pris la décision de me lancer dans le journalisme vidéo indépendant et de me procurer une caméra vidéo pour le voyage de reportage en Amérique du Sud. J'ai consacré les mois de décembre 2009 et janvier 2010 à établir des contacts en Bolivie et à coordonner le voyage de reportage pour les mois à venir.

Pérou (22 au 31 janvier 2010)

J'ai posé le pied en Amérique du Sud à Lima, au Pérou, le 22 janvier 2010. Pour des questions de logistique et d'économie, l'escale en terre péruvienne me facilitait la tâche. Ce qui devait au départ constituer un bref intermède s'est avéré d'une richesse journalistique exceptionnelle.



Quelques jours après mon arrivée au Pérou, des pluies diluviennes se sont abattues sur la région de Cusco. Les glissements de terrain et les inondations ont provoqué de sérieux dommages à la seule voie ferrée qui relie le site archéologique du Machu Picchu à la ville de Cusco, bloquant du coup l'évacuation de milliers de touristes étrangers qui visitaient la

célèbre citadelle inca. Plus de 3000 touristes sont restés coincés au pied du Machu Picchu pendant plusieurs jours et, alors que l'évacuation par hélicoptère débutait, j'ai assisté à l'arrivée des premiers rapatriés par l'armée péruvienne.

J'ai profité de cet événement fortuit pour proposer un reportage au radiojournal de Radio-Canada, proposition qui fut acceptée. Après quelques interviews avec les premiers touristes rapatriés et une brève visite de la région touchée par les inondations, j'ai produit un reportage sonorisé faisant état de la situation au pied du Machu Picchu et de la désolation qui régnait dans la région de Cusco.

Le jour suivant la diffusion de ce reportage, alors que la situation des touristes coincés semblait de plus en plus critique, je me suis rendu à l'aéroport de Cusco et je suis monté à bord d'un des hélicoptères qui partaient évacuer les touristes bloqués. J'avais au préalable contacté l'émission « Canadá en las Américas », de Radio-Canada International, et j'ai par la suite produit une converse en espagnol sur l'état des lieux au pied du Machu Picchu. Ce fut pour moi une première expérience de journalisme en espagnol.

Bolivie (1^{er} février – 13 juillet)

Mes premières semaines en Bolivie se sont déroulées sous le signe de la prise de contact. À ce chapitre, j'ai pu compter sur l'aimable collaboration des personnes ressources qui m'avaient auparavant guidé dans l'élaboration de mon dossier de candidature pour la bourse du CRDI. La journaliste bolivienne Lizbeth Mejía et le responsable de diffusion du Programme des Nations unies pour le développement en Bolivie, Jacques Duhaime, m'ont mis en contact avec des intervenants potentiels, mais aussi avec des personnes clés pouvant m'aider dans ma démarche journalistique. À cet effet, Lizbeth Mejía a été d'une efficacité exemplaire. Connaissant bien le monde du journalisme en Bolivie, elle a aimablement partagé son carnet d'adresses avec moi, me facilitant du coup l'accès aux ministères, organismes et autres entités administratives boliviennes.

Après quelques rencontres et interviews sur le thème du lithium, un autre sujet d'envergure m'a interpellé. La production de quinoa, cette graine si nutritive dont la consommation a explosé au Canada au cours des dernières années, cause de sérieux problèmes environnementaux et sociaux en Bolivie. Le pays est d'ailleurs le



principal exportateur et la variété la plus en demande est produite dans une zone géographique restreinte située en bordure du désert de sel d'Uyuni. Le désert de sel renferme l'ensemble des réserves de lithium du pays, c'est pourquoi j'en ai profité pour faire d'une pierre deux coups en partant sur la route du quinoa et du lithium par la même occasion.

Le sujet du quinoa a vite intéressé les médias auxquels j'ai envoyé une proposition de reportage. L'émission « Une heure sur Terre », de la télévision de Radio-Canada, l'émission « Désautels », de la Première chaîne radio, ainsi que l'Agence Science-Pressé m'ont commandé un reportage sur le sujet. Les reportages ont été diffusés à la radio de Radio-Canada et à l'Agence Science-Pressé, mais la télévision de Radio-Canada préfère voir les images avant de finaliser la commande du reportage. La décision finale sera prise en septembre prochain, lors de la nouvelle saison d' « Une heure sur Terre » et lors de mon retour en terre québécoise.

Pour la réalisation du reportage sur le quinoa, j'ai accompagné une chercheuse colombienne qui travaille sur le sujet du quinoa depuis trois ans. Nous avons visité plusieurs communautés qui produisent du quinoa et qui sont touchées par les problèmes reliés à la production agricole intensive. Son aimable collaboration m'a permis d'avoir accès aux producteurs et aux entités qui régulent le marché du quinoa.

La partie « lithium » de ce petit voyage dans le sud du pays s'est effectuée en parallèle du reportage sur le quinoa. Plus d'un an après avoir commencé l'élaboration du projet de reportage sur le lithium pour la bourse du CRDI, j'ai visité la toute première usine d'extraction du métal, situé en bordure du désert de sel d'Uyuni, en avril 2010. J'ai pu constaté que les travaux de construction sont pratiquement au point mort et que le processus d'industrialisation semble plus compliqué que prévu. Selon une chercheuse française, l'extraction du lithium n'aura tout simplement pas lieu. Le directeur de l'usine pilote estime toutefois qu'il s'agit d'un retard fortuit et que les premières tonnes de carbonate de lithium sortiront de l'usine avant la fin de l'année.



Après avoir terminé la tournée du désert de sel d'Uyuni, je me suis rendu à Cochabamba, où se déroulait la première Conférence climatique des peuples, annoncée en grande pompe par le président Evo Morales en janvier dernier. J'y ai produit un topo radio pour le radiojournal de Radio-Canada et j'ai mis mes compétences de caméraman à la disposition d'une ONG qui voulait tourner un documentaire sur l'événement.

Je me suis par la suite concentré sur la production et la finition des reportages radio et écrit sur le thème du quinoa tout en planifiant la suite du reportage sur le lithium et les ressources naturelles en Bolivie. C'est ainsi que j'ai dû faire quelques allers-retours entre La Paz et Cochabamba pour interviewer des spécialistes sur les sujets du lithium et des hydrocarbures, tout en rencontrant quelques intervenants à La Paz. Entre-temps, je me suis rendu à Santa Cruz pour discuter avec des politiciens qui ont contribué à mettre de l'avant des projets de loi concernant les redevances sur les hydrocarbures.



J'ai par la suite entrepris la partie « argent » du reportage sur les ressources naturelles en Bolivie. À cet effet, le Cerro Rico, la montagne la plus riche en argent jamais découverte, constitue le point d'ancrage de l'histoire du minerai d'argent en Bolivie. Je me suis donc rendu à Potosí pour visiter les principales mines d'argent du pays. J'ai eu la chance de tomber sur un guide qui m'a fait sortir du circuit touristique tout en ayant la capacité de m'expliquer l'histoire du lieu et l'importance du site dans l'histoire de la région et du pays. Quelques mineurs m'ont raconté leur histoire et cette excursion minière a été d'une richesse journalistique inouïe. Sur le plan personnel, j'ai pu découvrir l'importance de l'activité minière en Bolivie et les conditions de travail inhumaines que les mineurs doivent supporter.

J'ai conclu l'enquête à propos des ressources naturelles en me rendant à nouveau dans le désert de sel d'Uyuni, cette fois pour interviewer des personnes impliquées dans la politique de la région. J'en ai aussi profité pour aller visiter le village de Colchani, où des centaines de travailleurs extraient quotidiennement le sel du désert de sel pour le vendre à des raffineries. Je désirais donner une autre dimension à mon reportage sur les ressources naturelles en racontant le quotidien des premiers travailleurs du désert de sel. Les péons extraient le sel du désert depuis des temps immémoriaux.

La dernière cueillette d'information a été réalisée à La Paz – El Alto, à peine quelques jours avant de quitter le pays. Si la plupart des intervenants sont facilement abordables, d'autres se montrent plus récalcitrants à donner des interviews sur des thèmes sensibles et le processus peut parfois s'avérer long et fastidieux.

Modifications au plan initial

Si le projet initial constituait à faire enquête sur le lithium et les ressources naturelles non-renouvelables en Bolivie, j'ai pris la décision de me lancer dans un autre sujet d'envergure, en parallèle du projet lithium. Le quinoa m'a permis d'explorer la facette agricole du pays tout en prenant connaissance de la réalité des paysans



boliviens de l'altiplano. D'une façon plus générale, j'ai pu constater l'influence des habitudes alimentaires des pays du Nord sur le mode de production agricole des pays du Sud. Le boom du prix du quinoa a en effet bousculé les habitudes agricoles des producteurs de quinoa et les conséquences néfastes pour l'environnement sont vite apparues. Il s'agit d'un lien de cause à effet évident avec les habitudes de consommation et les modes alimentaires des pays du Nord. Au Canada, le quinoa a connu un gain de popularité phénoménal au cours des dernières années. La croissance de la consommation est d'autant plus marquée en France, en Allemagne, au Japon et aux États-Unis.

Le projet comportait à l'origine un volet international (à l'extérieur de la Bolivie) qui devait être réalisé au Chili et en Argentine. Je comptais me rendre dans ces pays à la mi-étape de mon projet pour y examiner l'évolution de l'industrie du lithium. Le Chili produit environ la moitié du lithium mondial tandis que l'Argentine possède une industrie en pleine expansion dans le nord-ouest du pays.

Je n'ai malheureusement pas pu quitter les frontières de la Bolivie pour des questions d'immigration. Au moment de planifier le voyage au Chili et en Argentine, il m'aurait été impossible de remettre les pieds en terre bolivienne si j'avais franchi les frontières du pays, en raison de la loi d'immigration. Il me restait encore une bonne partie du travail à terminer en Bolivie, c'est pourquoi j'ai pris la décision de me concentrer sur le volet bolivien du projet et de ne pas aller au Chili et en Argentine. Les raisons de ce malentendu migratoire sont expliquées plus loin.

Publications

- **Évacuation au Machu Picchu (diffusé le 27 janvier 2010)**
Reportage radio pour le radiojournal de Radio-Canada – 1:25 minute
- **Situation d'urgence au pied du Machu Picchu (diffusé le 28 janvier 2010)**
Converse en direct pour « Canadá en las Américas » (Radio-Canada International)
- **Première Conférence climatique des peuples (diffusé le 21 avril 2010)**
Reportage radio pour le radiojournal de Radio-Canada – 1:20 minute
- **Les soucis du quinoa (diffusé le 1^{er} juin 2010)**
Papier pour l'Agence Science-Pressé – 2 feuillets
- **Le quinoa, une plante à double tranchant (diffusé le 14 juillet 2010)**
Long reportage radio pour l'émission « Désautels » de Radio-Canada – 8:30 minutes
- **Lithium bolivien : la troisième bénédiction (date de diffusion à déterminer)**
Long reportage radio pour l'émission « Dimanche magazine » - Radio-Canada
- **Les hauts et les bas du quinoa en Bolivie (date de diffusion à déterminer)**
Reportage vidéo pour l'émission « Une heure sur Terre » - Radio-Canada

Objectifs

Rappel des objectifs :

- La familiarisation avec la problématique des ressources naturelles dans un pays béni par la nature, mais dont la situation économique et humanitaire présente de sérieuses lacunes
- Le développement de ma polyvalence à travers la production de reportages pour des médias aux préoccupations variées (politique, société, économie et science) et sur différentes plateformes (presse écrite, web, radio et photo)
- La consolidation et l'expansion du bassin de publications et de diffuseurs pour lesquels je travaille en tant que journaliste indépendant

Je termine ce voyage de reportage avec le sentiment du devoir accompli. En dépit d'une méthode de travail multiplateforme qui reste encore à perfectionner, j'ai jonglé constamment entre le micro et la caméra, photo et vidéo de surcroît. Si la majorité des productions étaient principalement destinées à la radio et la presse écrite, la production vidéo a occupé beaucoup d'espace à cause de sa complexité. J'ai toutefois eu la chance de

pouvoir prendre le temps nécessaire pour réaliser des reportages rigoureux sur toutes les plateformes.

Les produits journalistiques réalisés au cours de ce voyage étaient destinés à des médias aux orientations différentes. Les reportages publiés à ce jour, ainsi que les engagements de publication, sont destinés à la presse scientifique (« Agence Science-Pressé »), la télévision internationale (« Une heure sur Terre »), la radio d'actualité (le Radiojournal), d'affaires



publiques (« Désautels ») et de grand reportage (« Dimanche magazine »). L'ensemble de ces diffuseurs, à l'exception de « Dimanche magazine » et du Radiojournal, constituent de nouvelles collaborations. J'aurais toutefois aimé collaborer à une publication économique, surtout à cause de la nature des sujets que j'ai abordés en Bolivie. Les échéanciers serrés m'ont toutefois incité à me concentrer sur deux ou trois articles à la fois, laissant de côté l'angle purement économique du sujet.

La bourse du CRDI m'a sans contredit permis de connaître un pays fantastique et sa population extraordinaire. Je suis entré dans le quotidien des gens que j'ai côtoyé et j'ai ainsi pu comprendre leurs soucis, le mode de vie et leurs préoccupations. Là où bien des journalistes passent à peine quelques heures, j'ai eu la chance d'y passer quelques jours. J'ai par exemple passé presque trois semaines à visiter différentes communautés autour du désert de sel d'Uyuni. Il s'agit toutefois d'une situation exceptionnelle qu'un journaliste n'a pas la chance de vivre en temps normal.

Mon expérience au Machu Picchu m'a permis d'effectuer une première production journalistique en espagnol et le résultat positif ouvre la porte à de futures collaborations dans la langue de Cervantés, non seulement pour Radio-Canada International, mais aussi pour des médias basés en Amérique du Sud.

Pour la suite des choses, je désire continuer d'évoluer dans le monde du journalisme indépendant tout en jonglant avec les différentes plateformes qui s'offrent à moi. Je crois que cette expérience de reportage à l'étranger m'a permis de perfectionner ma méthode de travail multiplateforme tout en me donnant l'occasion de me faire connaître comme

journaliste international. Le prochain pas consisterait à proposer des reportages, en français ou en espagnol, à des médias internationaux hors-Canada.

Méthode de travail

Le multiplateforme imparfait

Je suis plongé tête première dans le journalisme multiplateforme en prenant la décision d'apporter avec moi une caméra vidéo, une caméra photo, une enregistreuse radio, et bien entendu un carnet de notes pour les papiers destinés à la presse écrite. J'avais déjà eu un avant-goût du travail multiplateforme lors de mon séjour à



Regina comme vidéojournaliste pour Radio-Canada, alors que je devais produire pour la radio et la télévision. Le métier de vidéojournaliste indépendant est cependant très complexe et les désagréments ont jalonné mes premières semaines de reportage vidéo multiplateforme.

Ma première décision a été de laisser tomber la caméra photo. Lors de ma tournée quinoa autour du désert de sel, je disposais d'une commande pour la télévision, une commande pour la radio et une pour la presse écrite. La photo ne remplissait donc aucun objectif de production. Bien entendu, la vidéo a occupé une place importante dans la cueillette d'information et j'ai ensuite dû produire le reportage radio avec le son que j'avais enregistré lors de la prise d'image.

Le résultat m'a laissé sur mon appétit. Le son enregistré lors de tournages vidéo n'est certainement pas idéal pour produire un reportage radio et je n'avais pas toujours le temps de sortir le micro et l'enregistreuse pour prendre uniquement du son. De surcroît, la caméra constitue un élément intimidant qui biaise l'entrevue avec les intervenants peu habitués à la télévision. Cet élément intimidant disparaît en partie lors de l'entrevue radio réalisée seulement avec le micro. Puisque j'ai effectué la majorité des entrevues à la caméra, le produit radio a été monté avec des clips audio repris de la caméra vidéo. Je crois

que le reportage radio aurait été meilleur si je l'avais réalisé uniquement avec l'enregistreuse et non pas avec la caméra vidéo. D'autant plus que je n'avais pas toujours le temps pour enregistrer du son qui allait par la suite me servir de transition pour le reportage radio. Dans le cas d'un reportage bi-média (radio et télévision), il est donc très difficile de se concentrer sur la production de l'un ou l'autre des reportages et le résultat est un produit imparfait. On peut se consoler en se disant qu'on a réussi à produire deux reportages avec le même matériel, mais personnellement je préfère remettre un produit bien figolé en un seul format plutôt que de me contenter de plusieurs reportages avec certains défauts de production.

Le journalisme collaboratif

La solution consiste inévitablement à travailler en équipe. En ce qui me concerne, j'ai dû transporter mon matériel audio-vidéo seul à plusieurs reprises et la tâche est titanesque. Je ne crois pas qu'une plus grande expérience en production multiplateforme résoudrait le problème du manque de mains pour tout transporter. Lors de mon voyage dans le désert de sel d'Uyuni, j'ai dû recourir à l'aide de mes intervenants pour tenir un micro ou un trépied. Un assistant ou un collègue journaliste m'aurait été d'une aide précieuse.

À ce chapitre, j'ai eu l'occasion de travailler en parallèle avec une journaliste brésilienne sur quelques sujets. Nous avons effectué le voyage au Cerro Rico, à Potosí, ensemble et le résultat m'a beaucoup plu. J'avais alors décidé de me concentrer sur la radio tandis que ma collègue travaillait en presse écrite, en plus de faire de la photo.

Nous avons réalisé plusieurs interviews ensemble et, bien que nous n'abordions pas forcément les mêmes thèmes, les questions de l'autre journalistes donnent souvent d'autres idées de question et nous nous complétions relativement bien en ce qui concerne l'orientation de l'interview. Lorsque j'arrivais au moment de prendre du son, ma collègue sortait son appareil photo et prenait quelques clichés. Il s'agit d'un exercice de coordination intéressant qui, à terme, multiplie la productivité.

En ce qui concerne les intervenants, j'ai remarqué que répondre aux questions de deux journalistes à la fois peut s'avérer intimidant, mais le tout était tempéré par la présence d'une journaliste de sexe féminin. Cela peut paraître banal à première vue, mais je suis persuadé que mon accès à l'information a été facilité par la présence de ma collègue

brésilienne. Les interviews prenaient souvent la forme de conversations à trois et l'atmosphère était beaucoup plus détendue que lors de mes interviews traditionnelles en face à face.

Le journalisme participatif

Le journaliste qui possède des échéanciers serrés et qui doit produire le plus possible pour gagner sa vie n'a pas toujours le temps de s'attarder quelques jours dans une même région ou même quelques heures avec un seul intervenant. Pour ma part, j'ai pu disposer de tout



le temps nécessaire pour faire connaissance et gagner la confiance des gens que je rencontrais. Dans cette optique, j'ai aussi décidé d'entrer dans le quotidien de certaines personnes que j'ai interviewées en adoptant leur routine de travail et en mettant la main à la pâte en leur compagnie. C'est ainsi que j'ai récolté du quinoa avec les paysans de l'altiplano,

j'ai aidé à mettre des galettes de quinoa en paquets dans une petite fabrique artisanale, j'ai chargé du sel dans le camion d'un récolteur de sel dans le désert d'Uyuni, et j'ai mâché de la coca en compagnie des mineurs qui s'apprêtaient à pénétrer à l'intérieur du Cerro Rico pour y travailler.

Ce contact étroit avec la réalité des travailleurs boliviens m'a non seulement permis de comprendre, dans une certaine mesure, le quotidien des personnages qui composent mes reportages, mais aussi de gagner la confiance d'intervenants potentiels. C'est une chercheuse colombienne qui m'a fortement recommandé de procéder de la sorte. Les Boliviens, en particulier dans les petites communautés paysannes, sont plutôt méfiants face aux étrangers et aux journalistes, de surcroît. Grâce à cette façon de faire, j'ai pu me rapprocher plus facilement des paysans et obtenir des interviews beaucoup moins superficielles que ce qu'un journaliste de passage obtient. Ces interviews ont par la suite donné une dimension beaucoup plus personnelle à mes reportages et la qualité du produit final a été multipliée.

Vivre en Bolivie

L'étranger

En Bolivie, l'étranger fascine et répugne à la fois. Beaucoup d'ONG internationales sont établies dans le pays et certains quartiers de La Paz sont peuplés en majorité d'étrangers qui travaillent comme volontaires ou coopérants. Certaines personnes, issues de classes sociales défavorisées, les contemplent un peu comme le rêve américain et envie ces gens à la peau blanche de provenir de pays riches. D'autre part, l'étranger est aussi vu comme l'envahisseur potentiel et le représentant de l'« empire américain » tant critiqué par le président Evo Morales. Il en résulte une espèce de rapport ambigu entre Boliviens (surtout parmi les classes pauvres et indigènes) et étranger qui se traduit par une animosité à demi avouée. Il m'est arrivé à plus d'une reprise de me faire ignorer lorsque je demandais une information à un marchand de friandise clairement indigène.

Comme dans plusieurs pays défavorisés, l'étranger est aussi vu comme une source de profit pour les commerçants qui vont demander un prix supérieur selon la couleur de la peau ou la capacité de s'exprimer en espagnol. De façon générale, les restaurants et bars que fréquentent les étrangers affichent des prix beaucoup plus élevés qu'ailleurs. Il faut dire que le coût de la vie est tellement peu élevé en Bolivie que les prix « pour étrangers » sont loin d'être choquants.

Incidents et désagréments

La ville de La Paz est située à 3600 mètres d'altitude et les voitures et minibus qui encombrant les rues sont souvent de vieux modèles polluants. Nul besoin de mentionner que la qualité de l'air laisse beaucoup à désirer et cela m'a causé des problèmes respiratoires à plusieurs reprises. Au cours des cinq mois



de mon séjour en Bolivie, j'ai dû souffrir de rhumes au moins à six ou sept reprises, sans compter les nombreuses fois où j'ai eu des problèmes digestifs. À cet effet, il est préférable de ne pas consommer l'eau du robinet et de bien nettoyer les fruits et les légumes avant de les manger. J'ai été cloué au lit pendant deux semaines, à peine quelques jours après mon arrivée en Bolivie à cause d'un empoisonnement alimentaire. Quoique moins sévères, les épisodes d'indisposition intestinale se sont répétés à quelques reprises par la suite.

La Bolivie n'est pas un pays violent et l'insécurité est beaucoup moindre que dans d'autres pays latino-américains, mais le touriste étranger doit toujours être vigilant. Le seul incident dont j'ai été victime s'est déroulé à quelques jours de mon départ lorsqu'un pickpocket s'est emparé de l'enregistreuse digitale que j'utilise pour faire mes interviews pour la radio. Cet incident m'a causé de nombreux soucis et retards, mais j'ai pu compter sur l'amabilité d'un collègue journaliste que m'a prêté une enregistreuse de rechange.

Le principal désagrément de mon séjour en Bolivie était cependant de nature légale. Avant de mettre le pied en territoire bolivien, je me suis renseigné sur les lois migratoires du pays auprès du consulat bolivien à Montréal et on m'avait assuré que, après avoir passé les 90 jours permis en Bolivie, je pouvais quitter le territoire et revenir au pays pour un 90 jours additionnel. Une fois sur les lieux, les autorités migratoire m'ont fait comprendre que la loi précise que tout étranger ne peut passer plus de 90 par année en Bolivie. J'ai donc dû annuler la partie internationale de mon projet car je n'aurais pas pu remettre le pied en sol bolivien si j'étais sorti pour aller au Chili ou en Argentine. J'ai pris la décision de passer l'ensemble de mon séjour en Bolivie (environ 160 jours) et de payer une amende pour les jours excédentaires que je suis resté au pays. Au final, le douanier à l'aéroport de La Paz a décidé de ne pas me faire payer l'amende pour une raison inconnue.

Conclusion

Ce périple s'est avéré d'une richesse exceptionnelle au plan des contacts humains et de la familiarisation avec la réalité bolivienne. J'ai eu la chance de rencontrer des gens formidables qui possèdent la capacité de me raconter l'histoire de leur pays sous plusieurs facettes. Je suis toujours fasciné par ces rencontres fortuites, mais tellement enrichissantes, qui marquent le travail journalistique. Je garde un excellent souvenir des personnes rencontrées au cours de ce périple journalistique. Dans l'éventualité d'un retour en Bolivie pour la réalisation d'autres reportages, je sais que je peux compter sur une

brochette de collaborateurs qui m'ont grandement facilité la vie au cours des derniers mois. Je suis donc entré par la grande porte dans le monde du journalisme en Bolivie et l'expérience m'a permis de tisser une série de contact d'une valeur inestimable.

Ces six mois passés en Amérique du Sud m'ont aussi donné l'occasion de perfectionner ma méthode de travail en tant que journaliste indépendant. Je continue d'apprécier le travail multiplateforme, mais ma vision des choses s'est trouvée passablement modifier par l'expérience sur le terrain. Chose certaine, j'ai développé mon indépendance et ma polyvalence de façon considérable. Ces acquis constitueront un atout indéniable dans l'éventualité d'un emploi au sein d'une entreprise de presse.

Au final, cette bourse de journalisme en développement international du CRDI constitue sans nul doute un tremplin phénoménal pour ma carrière de journaliste à l'international. Grâce à ce coup de pouce financier, j'ai pu atteindre mes objectifs de début de carrière et, surtout, découvrir la réalité bolivienne sous plusieurs angles. Après avoir étudié un an en Argentine et avoir passé quelques mois au Brésil, je peux ajouter le Bolivie sur la liste des pays sud-américains avec lesquels j'ai eu l'occasion de me familiariser. Pour un journaliste qui rêve de parcourir l'Amérique du Sud comme journaliste indépendant, il s'agit d'un pas de géant vers la réalisation d'un rêve.

